

« Nous errons, nous errons, perdus sur la grande étendue opaque où il n'y a pas de mots, sans savoir où nous allons, sans être guidés par aucune lumière, abandonnés, et qui va venir nous chercher où nous sommes ? Nous n'entendons pas, nous voyons à peine...»...jusqu'à... «... Nous entendons les trépidations des turbines, le bruit des bielles le grincement des poulies, les coups de la mer qui frappe vague après vague sur l'étrave et sur la falaise.

Où est-ce qu'on va ? »

Le début de cette longue méditation de Le Clézio sur un poème d'Henri Michaux est une invitation que je vous fais à lâcher quelques amarres, non pas à lâcher prise car pour avoir gravi quelques montagnes, je n'aime pas trop cette expression même si j'en perçois l'intérêt, mais lâcher les amarres, oui, sans doute, c'est une idée

A Beam of intense darkness – Exposé oral

Cercle Freudien, 23 mars 2016

« Les bombes qu'ils jettent entre nous en ce moment jettent une luminosité atroce »

(c'est la parole d'un patient venu faire irruption dans mon bureau, à l'hôpital, au lendemain des attentats de Bruxelles pour me « balancer » ça et ressortir aussi subitement qu'il était entré)

Et si vous le voulez bien, je vais commencer par 3 précautions oratoires qui ne seront pas de pure forme, enfin je ne le pense pas et c'est pourquoi je vais les développer assez longuement : J'en viendrais ensuite à mon propos, ce « beam of intense darkness » proposé par James S. Grotstein avant de vous proposer quelques commentaires relatifs à ma récente approche du travail de l'œuvre de Bion et en particulier de ce qu'il appelle la « capacité négative », une notion que j'essaierai de développer un peu et si j'en trouve le temps, je vous parlerai aussi d'un premier film qui m'a beaucoup marqué « Ni le ciel ni la terre », d'un certain Clément Cogitore. Je terminerai en m'efforçant de rendre compte de la façon dont l'aventure qu'aura été la traduction de ce livre très étonnant de Grotstein a accompagné la transformation progressive et non encore achevée bien-sûr de ma pratique de psychanalyste et de ma façon de « penser » la psychanalyse si je puis dire. Quoiqu'il en soit et puisque le psychanalyste emporte la psychanalyse là où il opère, j'espère bien que vous y retrouverez quelques unes de vos propres élaborations ...

Mais avant de se mettre à rêver, il faut regarder un peu la réalité telle qu'on la perçoit et c'est la raison de mon entame :

- 1 La première précaution oratoire donc, c'est que malgré ce beau titre anglais donc, et malgré le fait que j'ai eu la chance de participer au groupe de traduction réuni par Pierre-

Henri Castel et supporté par Ana de Staal, groupe qui a traduit le livre de Grotstein qui porte ce titre, je ne suis guère angliciste....Disons qu'un bon dictionnaire m'a été absolument indispensable mais pas suffisant pour autant, car sans le groupe de travail qui s'intéressait en profondeur aux cheminements de James S. Grotstein, érudit psychiatre et psychanalyste, analysant californien de Bion et qui a voué sa vie de psychanalyste à « penser » Bion, j'aurais très vite abandonné. Traduire l'anglais n'est déjà pas aisé pour moi, mais approcher l'œuvre de Bion est encore bien plus difficile. Mais je voulais simplement dire ceci que je serai bien incapable de répondre en anglais à vos questions, et pourtant, j'ai vraiment beaucoup appris pendant cette traduction: non pas l'anglais donc, je n'ai guère progressé, je n'ai pas non plus découvert ces difficiles problèmes de traduction en psychanalyse qu'il m'était déjà arrivé de croiser et qui font l'objet de nombreuses recherches et de polémiques mais j'ai réalisé et pris conscience très concrètement avec ce travail de la dimension internationale de la psychanalyse. C'est idiot me direz-vous, je ne vous apprend rien et je le savais déjà. Sans doute, mais l'éprouvé du modeste traducteur que j'ai été est d'une autre nature. Cela m'a à la fois profondément rassuré sur l'avenir de notre discipline qui me semble pourtant être dans une situation absolument catastrophique voire désespérée en France si j'en crois ce que j'en perçois de ma petite lucarne (fermetures de cabinets de collègues de talent, ouverture de cabinets de psychothérapie par des psychanalystes « il ne vaut mieux pas mettre le mot psychanalyse » ai-je entendu, désintéret progressif, constant et poli pour la psychanalyse chez la plupart des jeunes universitaires et chez de très nombreux acteurs du champ de la santé, mépris affiché dans d'autres lieux, affligeante utilisation du vocabulaire psy un peu partout (cf l'exposé de Françoise Labes), disparition des rayons dans les librairies, disparition de librairies, ridicules stratégies clientélistes chez de jeunes collègues qui ne savent vraiment pas comment faire (la Consultation Publique de Psychanalyse, l'article du NY Times que j'ai cité dans un article d'un récent numéro de Che Vuoi), misérables tentatives de construire une neuropsychanalyse avant le lancement que j'anticipe un peu de la bio-psychanalyse, vieillissement de la profession, déception, grande déception des psychologues qui débutent dans le métier et ne trouvent que des postes où l'entretien psychologique est certes valorisé mais où plus aucun espace n'est réservé à la pensée, ni institutionnelle ni même personnelle...etc.. je m'interromps et pourtant je ne développe sans doute pas assez car si ce constat est bien connu de tous, il est pourtant tout aussi régulièrement dénié, au Cercle comme ailleurs, ne serait-ce parce qu'il existe, en contrepoint quelques lieux où cela fonctionne encore comme au bon vieux temps,. C'est-à-dire que nous en sommes bien conscients – c'est même écrit dans l'argument de l'année – mais, à part accuser le néolibéralisme après avoir longtemps annoncé la ruine du Symbolique et la mort du Sujet à longueur d'articles et de colloques, nous ne savons absolument pas quoi faire et continuons à faire comme si, comme si tout allait à peu près bien, comme si cela venait de méchantes attaques d'un camp adverse qui dé-civiliserait quand nous les psychanalystes serions les derniers civilisateurs, les derniers humanisateurs de nos concitoyens en errance et en souffrance...Et bien, l'expérience qu'a été cette traduction de la psychanalyse américaine, même venant d'un auteur très âgé (décédé l'an dernier à plus de 90 ans), m'aura permis à l'inverse, de toucher de près ce qui de la psychanalyse habite le vaste monde et n'est pas près de disparaître, et c'est une belle expérience que je vous recommande. Au passage d'ailleurs, on réalise presque avec surprise que la psychanalyse, même pensée tout autrement, avec d'autres mots et dans des coordonnées socio-culturelles et socio-

économiques bien peu comparables reste de la psychanalyse, c'est-à-dire une attention incroyablement fine et profonde aux mouvements de l'esprit humain, une attention qui n'est pas prête de s'éteindre tant celui-ci se réinvente, à chaque naissance peut-être... J'ai l'air de découvrir la lune ! Pas sûr, j'espère bien vous faire sentir autre chose que cela... En tous cas – et nombre de collègues au Cercle le savent bien mieux que moi- l'exercice de la traduction est une chance pour le psychanalyste, tout comme celui de plus en plus courant, compte-tenu de la mobilité des personnes, qui consiste à écouter des patients étrangers en français, soit dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle. Des questions bien inattendues se posent alors à commencer par « peut-on faire une analyse dans une autre langue que sa langue maternelle ? » mais aussi « est-il justifié de proposer à quelqu'un de payer un psychanalyste pour un travail qui est suspendu à la prochaine mutation professionnelle de la personne, qui le renverra peut-être dans son pays, l'Egypte par exemple, où il est attendu ? » et donc, « quel cadre construire pour des demandes si peu repérables dans nos coordonnées habituelles ? ». Ne devrait-on pas d'ailleurs trouver une façon de réfléchir et de partager ces questions qui touchent également à la question du dispositif divan/fauteuil, du prix des séances, de leur régularité, et de bien d'autres éléments du cadre qui ont été pensés dans des coordonnées psychosociologiques du rapport à soi et à autrui qui ne sont plus tout à fait les mêmes. La discussion à bâtons rompus avec les collègues ou la participation et la tenue de groupes de supervision ou d'intercontrôle montrent d'ailleurs combien la pratique analytique elle-même a considérablement changé en 20 ans, mais cela n'est pas assez souvent relevé, me semble-t-il dans nos travaux plus théoriques... Je n'ai pas ici de proposition à faire, et me permets juste de souligner que l'élargissement du champ de vision et le changement de point de vue que favorise la traduction d'auteurs étrangers permet sans crainte d'envisager que la réflexion psychanalytique se transforme et se renouvelle et se construise un avenir

-

- 2 Ma seconde réserve polie sera de vous dire que je ne me sens guère qualifié – je débute vraiment – pour parler de l'œuvre de Bion que je découvre à peine mais qui a déjà changé pas mal de choses à ma façon de faire et de parler de psychanalyse. Mais ce qui me permet d'avancer quand même, c'est que les collègues qui en parlent et qui me semblent bien plus avancés disent souvent aussi à peu près la même chose car « lire Bion », c'est souvent comme « passer une frontière » pour aller vivre ailleurs, on reste soi-même mais on commence à penser et à réagir différemment : Caroline Gillier, une analyste de la SPF qui travaille Bion depuis des années commençait il y a peu une belle conférence sur cet auteur à l'Association Psychanalyse et Médecine à peu près par ces mots « je vais vous demander une grande attention car parler et accueillir une pensée comme celle de Bion n'est pas facile et suppose qu'on accepte d'en être transformé » et il est vrai que le psychanalyste lecteur ou auditeur de Bion (il existe plusieurs témoignages de cela notamment dans un livre tout à fait passionnant qui reprend des séminaires dans lesquels Bion s'adressait et répondait à des collègues qui l'interrogeaient, Bion à la Tavistok), est aussi profondément touché qu'étonné par ses réponses toujours inattendues ! Il faut donc s'attendre à être dérouté car on s'avance toujours d'une façon assez tâtonnante sans trop savoir où dans cette œuvre pour le moins opaque et il est quasi impossible de rassembler, synthétiser, résumer les points que l'on pense avoir compris. Et d'ailleurs, on n'« apprend » et n'enseigne en général de lui que sa théorisation des petits groupes et, à la rigueur, de la fonction alpha et de la rêverie. Il est là

d'ailleurs le problème principal de cet auteur : il n'y a presque rien à y apprendre ni même peut-être à y comprendre (je reviendrais plus tard là-dessus, pour préciser que l'accent est mis par Bion sur le fait de comprendre, de prendre avec soi, de devenir ce qu'on prend et à l'inverse, retiré de ce qu'il y a à comprendre...) car il nous invite à comprendre comment nous comprenons bien plus qu'à comprendre les choses que nous essayons de comprendre. Et donc, l'approche de cet auteur impressionnant modifie peu à peu et bien plus profondément que beaucoup d'autres la pratique de ceux qui s'y risquent, car il ne s'agit nullement d'une théorie supplémentaire mais presque d'une méditation profonde et raisonnée sur la façon dont, comme psychanalyste, on s'approche du patient qu'on écoute, on s'approche de sa façon de penser le monde, non pour la corriger ou l'ordonner, mais pour la faire croître, la rendre plus vaste, moins frileuse et plus souple aussi, plus pensante en tous cas, mais pas au sens intellectuel, au sens de la sensibilité à ce qui nous entoure et nous assaille, de l'intérieur autant que de l'extérieur. C'est une surprise que d'avoir éprouvé quelque chose de cela en traduisant le livre de son disciple énamouré James S. Grotstein. Etrange affaire d'ailleurs que celle-là : il y a comme un mystère Grotstein et son « rayon d'intense obscurité » nous le rappelle bien : lui qui a voué une passion quasi religieuse pour Bion son analyste semble avoir passé une bonne partie de sa vie à essayer d'éclairer les conceptions bioniennes avec lesquelles il a pourtant travaillé en les approfondissant pour lui-même. Cette « opacité opérante » de l'œuvre de Bion n'est donc nullement percée quand on s'approche de ses conceptions mais disons qu'avec ce livre brûlant du feu d'une passion transférentielle que le temps n'a pas modifiée, on plonge dans l'œuvre et on découvre sa profondeur autant que sa précision accompagné par de nombreux autres contempteurs du maître car Grotstein n'est pas seul dans son texte, il cite abondamment ses contemporains, Bléandonu, Ogden, Matte Blanco, Ferro, Green dont il était l'ami je crois...

-

- 3 Enfin ma troisième remarque préliminaire sera un remerciement à l'avance car c'est une vraie chance que de pouvoir prendre ainsi la parole longuement devant vous, devant le Cercle qui est un lieu et un lien qui a compté et compte encore pour moi. Et donc je remercie vivement le CA, et nommément Philippe Beucké, de son invitation et vous-mêmes de votre attention. En réfléchissant à mon parcours, je disais récemment dans le petit groupe de travail initié par Daniel Destombes sur « ma vie et la psychanalyse » qu'il y avait trop de réunions au Cercle, trop de soirées passées à ressasser un peu les mêmes choses et beaucoup les mêmes mots, à écouter les mêmes exercices d'élaboration convenus qui redisent toujours à peu près les mêmes choses qui permettent de revivifier tel ou tel texte de Freud ou citation ou séminaire de Lacan. Mais j'omettais de dire que c'était aussi une chance que ces soirées pour ceux qui s'exposaient de quelque place que ce soit, à la tribune ou dans la discussion, une chance que de pouvoir exposer de temps en temps sa façon de travailler à ses pairs même si l'on a pas à chaque fois d'idée neuve ! Et donc, pour que le plus grand nombre bénéficie de cela, il faut sans doute que le CA organise beaucoup de soirées... C'est la 3ème fois pour ma part je pense que je prends la parole un mercredi, en 20 ans de Cercle, à quoi il faudrait ajouter deux longs articles publiés dans Che Vuoi ? dans lesquels je faisais le point et c'est à chaque fois très important, ça permet de réfléchir en long sur sa pratique et de chercher les mots pour partager quelques pensées. Au Cercle, je ne suis guère assidu ces dernières années, et je n'y inscris pas tant que ça mon travail pas plus que je ne m'y sens tellement plus en accord avec un certain nombre de collègues qu'ailleurs, mais voilà, j'y

compte quelques amis et des sympathies profondes anciennes et fécondes, et c'est mon association ! Une réserve quand même, incidente, je dois dire que j'éprouve quelques difficultés avec certaines inflations actuelles de notre vocabulaire, comme celle des termes « éthique du Sujet » ou « éthique de la psychanalyse » et je profite de l'occasion pour vous dire un mot de cette gêne : pour avoir beaucoup travaillé et pris quelque responsabilité dans le domaine dit de l'éthique médicale – plus précisément de l'encadrement éthique de la recherche biomédicale-, j'ai appris à me méfier avec la plus extrême vigilance de l'utilisation de ce mot « éthique » car on ne saurait contester ce qui relève de l'éthique, qu'il s'agisse de celle la psychanalyse, de celle du Sujet ou de celle d'un collègue. C'est un philosophe du droit, Olivier Cayla, qui m'avait aidé à comprendre cela il y a bien des années en dissertant sur l'emploi de la « dignité humaine ». Plus encore qu'un argument d'autorité qui vient toujours du haut, qui s'impose et qu'on peut et sait aujourd'hui repérer et éventuellement mettre en pièces, l'argument éthique comme l'argument de la dignité humaine est absolument inattaquable et empêche de penser ! L'usure de ce terme n'est quand même pas totale mais je vous assure qu'à chaque fois qu'il me vient aux lèvres ou à la plume, je fais l'effort de l'éviter, et c'est à coup sûr gagnant pour la pensée car je découvre alors immédiatement l'impensé qu'il était venu masquer. L'autre inconvénient de ce mot, quoiqu'on dise, c'est qu'il fait rapidement glisser dans une position de surplomb, ce qui, je l'ai dit plus haut, n'est vraiment plus de mise,- le Cercle lui-même dans son argument de l'année l'a souligné- et, je le dirais sans doute plus bas, n'est vraiment pas adapté à notre pratique.

A Beam of intense darkness

J'en viens maintenant au titre de ce livre et de mon exposé, « A beam of intense darkness » « un rayon d'intense obscurité » sous-titré « ce que Bion a légué à la psychanalyse » : James S. Grotstein y raconte qu'à la fin d'une séance, Bion son analyste s'est levé, a pris un livre dans sa bibliothèque, une édition allemande de la correspondance de Freud à Lou Andréas Salomé et lui en a traduit un passage au débotté : « Quand on conduit une analyse, il faut projeter un rayon d'intense obscurité afin de mieux faire luire dans les ténèbres ce qui jusque-là avait été obscurci par l'éclat de l'illumination ».

Une recherche assez simple, car c'est une lettre que Bion citait souvent, permet de retrouver la lettre en question - il s'agit d'une lettre datée du 25 mai 1916 (et je réalise en écrivant qu'il y a donc cent ans de cela, et que nous étions en pleine bataille de Verdun-), et Freud y explique à Lou qu'il a dans ses écrits « resserré le diaphragme de sa pensée pour focaliser la lumière sur le seul point d'obscurité, en renonçant à toute vue d'ensemble, à toute harmonie, toute noblesse de style, à tout ce que vous appelez le symbolique, craignant, instruit par l'expérience, que toute prétention de cet ordre, tout espoir d'anticipation, n'entraîne avec lui le risque de voir défigurer l'objet à connaître,

même si c'est pour l'embellir ». Cette traduction également spontanée me vient de Claude Rabant qui me l'avait aimablement adressée alors que je commençais ma lecture du Grotstein et Claude continuait en disant que pour le chercheur scientifique que se voulait Freud, le regard n'est pas loin d'être celui d'une taupe qui à force de forer dans l'obscurité ne supporte plus la lumière ni les vastes horizons. C'était une bien élégante façon de dire à Lou que ses grandes envolées inspirées par la psychanalyse ne l'intéressait guère, lui le chercheur.

Quel écart entre le texte de Freud et le souvenir qu'a gardé Grotstein de sa traduction par Bion ! Car il ne s'agissait donc pas pour Freud d'une recommandation quant à la façon dont il conviendrait de « conduire une analyse » mais bien plus simplement de sa façon d' « écrire » un texte de psychanalyse et de le rendre public, il ne s'agissait pas non plus de « projeter un rayon d'obscurité » mais bien de « focaliser la lumière sur un seul point d'obscurité »... Et pourtant, la traduction de Bion, plus ou moins fidèlement saisie par Grotstein qui en a fait le titre de son livre majeur, toute déformée qu'elle soit, n'en reste pas moins juste et ajoute à Freud...Car en effet, si j'ai bien compris quelque chose de Bion, c'est qu'il ne prétend jamais voir clair (le voilà lui aussi comme une taupe) dans le psychisme d'autrui, sa démarche de chercheur est, comme cela était pour Freud, au premier plan. Dans une conférence de 1973, il dit que « plutôt que de s'efforcer de jeter une lumière intelligente, brillante, compréhensible sur d'obscurs problèmes, je propose qu'on baisse la lumière, qu'on en vienne à un rayon d'obscurité perçant, l'inverse du projecteur. L'obscurité serait si absolue qu'elle deviendrait un vide lumineux absolu. Du coup, si le moindre objet y existait, aussi éteint soit-il, il apparaîtrait radieux. Le fil le plus évanescent de lumière deviendrait visible dans des conditions d'obscurité maximale ». Bion problématise par ailleurs souvent ses questions sous la forme d'un « comment communiquer avec le patient ? » et « Comment communiquer la psychanalyse ? » tellement les « preuves » de la véracité de ce qu'on pense pour le patient et de l'efficacité de la cure nous échappent puisqu'on en sait si peu sur l'objet de notre étude, la psyché humaine, l'esprit humain . Bien plus, en serait-il venu à édifier quelque savoir sur la vie psychique qu'il aurait sans doute préféré s'aveugler lui-même.de peur de figer ce qu'il sait être toujours en mouvement, en flux. C'est sans doute pourquoi tous les lecteurs de Bion affirment qu'il n'a pas proposé de nouvelle théorie du psychisme mais amplifié celles de Freud et de Mélanie Klein en les poussant plus loin, en les simplifiant dirais-je aujourd'hui pour leur donner l'opacité et du coup l'intérêt qu'elles méritent. Pour le dire encore autrement, je crois pouvoir dire de Bion qu'il avait l'esprit d'un créateur qui doublait son souci de chercheur : comment dire ce qu'il se passe dans une analyse? Comment être à la fois clairvoyant et clair ? « je ne sais toujours pas quel langage employer lorsque j'essaie de communiquer avec quelqu'un qui est « non-moi » » écrivait Bion dans un petit texte de 1976 intitulé justement « La preuve ». Ce court texte qui s'interroge sur ce qui prouve la vérité de l'énoncé du psychanalyste (Bion y explique que le fait que le patient dise « oui, c'est vrai » est loin d'être suffisant car on ignore la plupart du temps les raisons pour lesquelles c'était vrai ou pour lesquelles le patient a pensé que c'était vrai) se conclue d'ailleurs par des questions saisissantes comme «*S'il est vrai que des sentiments de peur intense, de haine de soi, parviennent à s'infiltrer dans un état psychique où ils peuvent être traduits en action, est-il possible que l'inverse soit possible ? Est-il possible de parler au soma de sorte que la psychose soit capable de comprendre et vice et versa ?*»et plus loin, « *Il se peut que nous ayons affaire à des choses si infimes qu'elles sont pratiquement imperceptibles et néanmoins si réelles qu'elles pourraient nous détruire presque sans qu'on s'en aperçoive. C'est ça le genre de zone où il nous faut pénétrer* » (« la preuve »,p 43).

Parler, interpréter, construire dans la séance elle-même, faire appel à l'intuition comme le fait une mère pour son enfant ou un mathématicien intuitionniste pour sa discipline, créer son propre langage de psychanalyste avec ses propres mots qui ne sont pas, Bion ne cesse de le répéter, ceux de la théorie... Voilà les questions dans lesquelles il avance et qui se précisent et se cisèlent au fur et à mesure qu'on avance. Bion aura d'ailleurs essayé, comme d'autres, comme Lacan je crois, d'écrire la psychanalyse de façon la plus affine possible avec la façon dont il la pratiquait et la vivait, comme pour inviter ses lecteurs à faire de même et surtout à ne pas l'imiter. Peut-être est-ce le sens de ce « rayon d'intense obscurité » qu'a perçu Grotstein et qu'il semble identifier au leg de Bion (« ce que Bion a légué à la psychanalyse » est le sous-titre du livre) ? Il s'agirait presque d'une exigence d'ailleurs pour tout psychanalyste lorsqu'il fait part de son travail : baisser la lumière et trouver une façon de parler de ce qu'il ne connaît pas sans le trahir, et c'est d'ailleurs une des formules utilisées par Bion pour poser O, cette lettre dont il a besoin pour parler de ce qui se passe pendant la séance, « *quelque chose que je ne connais pas mais dont j'aimerais parler* » écrit-il (« Bion à la Tavistock » en 1977 p 71).

Bion nous invite à créer et c'est cet horizon de création, de co-création qu'il donne à la cure. Sans doute aurait-il apprécié cette phrase de Gabriel Bounoure que je cite souvent : « Sous le ciel dont la lucidité nous voit toujours perdants, nous savons que l'homme reste à créer, à se créer avec les ressources de ses nuits ». Il s'agit d'une phrase que j'ai retenue d'un long texte de cet auteur, grand ami des poètes. Je l'ai souvent en tête et il m'est même arrivé de la dire à mes patients. C'est une phrase que j'aime beaucoup, notamment parce qu'elle évoque ces « ressources » de nos nuits que sont d'abord nos rêves bien sûr, sans qu'elles ne s'y limitent. Il y en a d'autres d'ailleurs de ces phrases, citations, poèmes ou morceaux de poème, contes, phrases simplement entendues et retenues au cours d'une conversation, d'un exposé au Cercle, d'un collègue, de lectures...auxquels il m'arrive de penser, et même parfois de citer, en séance, ou à l'issue d'une séance (et je pourrais citer l'un ou l'autre aphorisme de Michaux, conte de Pierre Bettencourt ou vers de Mireille Faivre...). C'est une façon de faire assez iconoclaste d'ailleurs je pense, car je n'ai jamais trop entendu ni lu de collègues évoquer ce genre de comportement. Pourtant, j'ai bien l'idée que cela est plus répandu qu'il n'y paraît car comme analyste, nous avons grand besoin de ces repères venus de plus loin et d'autres horizons que nos théories plus ou moins solides et malheureusement déjà solidifiées afin d'approcher sans trop de peur le « point d'angoisse maximal supportable de la séance », une autre façon de dire cet O Bionien. De tels comportements ne me semblent pas du tout être pour l'analyste une façon de faire de son patient captif, captivé, le spectateur muet de sa propre conception du monde. Non, lorsque cela vient, et il faut toujours s'efforcer de repérer les raisons qui y ont présidé, il s'agit le plus souvent d'une façon de s'approcher de son patient, de s'apponter avec son patient, et de laisser l'inconscient passer et repasser ainsi sans l'en empêcher, en acceptant de vivre les émotions qu'il emporte avec lui, en les liant avec d'autres émotions traduites autrement par d'autres personnes parce que cela permet parfois d'en attendre patiemment et d'en laisser venir une analyse plus approfondie, en créant en quelque sorte un « contenant » pour ce qui se passe pendant la séance.

Tout le problème est de ne pas saturer l'espace de la séance, j'y reviendrai, mais cela me permet d'en venir à cette « capacité négative » du psychanalyste que Bion a tellement mis en exergue.

Capacité négative

Il s'agit d'une expression empruntée au poète John Keats, définie par lui comme « une capacité, un don à être, à rester, à demeurer dans l'incertitude, le mystère et le doute sans se soucier ou s'irriter à poursuivre des faits ou des raisons »... La citation (un peu arrangée par mes soins) est de Keats et parle d'une qualité nécessaire à la formation de l'Homme des Grands Accomplissements (Man of Achievement) qu'était Shakespeare pour le jeune poète et elle est reprise par Bion pour qualifier ce qui est nécessaire au psychanalyste. Notons d'ailleurs ce terme de «negative capability», « capability » est plus fort que « ability », ce n'est pas seulement une aptitude, et il est plus construit que « capacity », ce n'est pas qu'une disposition, même si ces trois termes désignent bien le pouvoir d'accomplir quelque chose, ici négativement. Cet accent est utile : on se rappelle le traumatisme subi par Bion pendant la guerre « je suis mort le 8 août 1918 sur la route d'Amiens à Roye ». Peut-on inférer qu'il a par la suite beaucoup « travaillé » cette capacité négative qui lui a permis d'approcher de grands traumatisés de la guerre, de la vie et de grands psychotiques. On sait aussi le rejet dont il fut l'objet par l'establishment psychanalytique...Ma tendance à l'extrapolation m'inciterait à ajouter qu'il en va peut-être, toutes choses égales par ailleurs, pour tout psychanalyste car c'est peut-être d'avoir éprouvé un semblable effondrement personnel qui forme un psychanalyste, ou tout du moins qui fonde ce désir de s'approcher « négativement » si je puis dire du mystère, de l'incertitude et du doute dans lequel nous plonge l'esprit humain – à l'opposé de toute ces saisies « positives », de toutes ces « connaissances » qui fondent ces autres professions et conceptions « psy » qui semblent être bien plus assurées quant à savoir ce qu'il faut faire pour aller mieux, et je pense par exemple à cette « psychologie positive » qu'une stagiaire me confiait récemment avoir expérimentée...pour son plus grand bien d'ailleurs car elle lui avait permis de vivre enfin sans honte avec une maladie qu'elle traînait depuis l'enfance et que l'apport de sa thérapeute lui avait permis de surmonter là où de nombreux psy, tendance psychanalyse, ne l'avaient nullement soulagée. Cette personne n'était absolument pas contre la psychanalyse, ce n'était aucunement son propos, mais ce qu'elle voulait apprendre et proposer comme soin relevait de cette expérience positive.

A l'opposé, j'avais il y a peu dans un groupe que certains avaient pu « tombés dedans » –dans la capacité négative- quand ils étaient petits, ce qui en faisaient des psychanalystes nés (quelque soit leur profession donc, même si en général il s'agissait de professions tournées vers autrui quand même), et cela a été sans doute le cas pour Bion dans la Somme à 18 ans lorsque, commandant de char, il a vécu la guerre, la mort de ses camarades de régiment autour de lui et participé à cet enfer. Une participante m'a fait remarquer qu'il y avait une contradiction entre s'approcher d'autrui, marque d'un désir pour l'autre, et se tenir avec cette « capacité négative », indispensable à l'analyse. Cette remarque était très juste et je crois effectivement qu'il y a chez nombre d'entre nous une tension de cet ordre, très forte, où se mêlent et ne se mêlent pas désir soignant et désir d'analyste, comme s'ils entraient en contradiction. Je ne sais s'il s'agit d'une tension, d'une contradiction ou même d'un paradoxe, mais j'ai très présente à l'esprit cette idée que la psychanalyse met effectivement quelque chose en suspens : à mon cabinet comme à l'hôpital d'ailleurs, je vis de ces temps de suspension pendant lesquels effectivement désir et mémoire semblent s'évanouir et où plus rien ne semble compter que ce qui se passe dans l'ici et maintenant de la séance. Je sais que ces moments permettent l'analyse de plein de façons différentes d'ailleurs car ils sont à la fois accueillants des projections identificatoires du patient et ouverts au surgissement de l'inattendu. Contrairement à la mode moderne qui voudrait appeler cela, le fait d'être présent au présent, la « pleine conscience », j'aurais tendance presque à l'inverse à considérer qu'on est alors en « pleine

inconscience » et pleinement présent à l'inconscient ! Reste alors à trouver une voie pour avancer dans la pénombre en continuant à se parler, en inventant même de nouvelles façons de parler et de penser, de nouveaux gestes et de nouvelles images. De cela naît aussi en tous cas la passion pour la psychanalyse et pour les avancées qu'elle autorise dans ces intenses moments et zones d'obscurité.

A l'hôpital de jour dans lequel je travaille, pour en dire un mot, je bavardais récemment avec une infirmière qui me confiait comme c'était difficile pour elle de vivre cette tension avec les patients schizophrènes pour lesquels elle travaillait : vouloir tellement de choses pour eux/ Réaliser que ce n'était pas la bonne façon de faire....Le moment de suspens n'est jamais très confortable mais il vaut plus que ces façons désabusées et sans tension de travailler auxquelles conduit une psychiatrie trop « positive », « basée sur les preuves » (l' « evidence based medicine »)comme on dit ...

DEVELOPPER ;;;

Mais le parallèle que je viens de faire avec la psychiatrie n'est cependant pas très judicieux car, pour ce qu'il en est de la psychanalyse, on ne risque pas trop d'en arriver à la « baser sur des preuves », même si comme je l'ai déjà souligné, on en voit les premières tentatives du côté de la neuropsychanalyse ! J'ai déjà cité le court texte de Bion intitulé « La preuve ». Ce texte en arrive – cela n'étonnera personne ici – à l'aveu d'un Bion psychanalyste ne sachant toujours pas vraiment comment communiquer de la bonne façon avec son patient les analyses, les trouvailles ou les intuitions qui sont les siennes : « *Nous étudions l'inconnu, écrit-il, lequel peut ne pas nous en savoir gré et ne pas se conformer à un comportement qui soit à la portée de notre chétive activité psychique, de notre chétive capacité à penser rationnellement* »(la preuve p 43) et c'est un motif qui revient constamment dans son œuvre. On peut citer par exemple ce passage (Tavistock p 62) « *La plupart du temps, il nous faut tolérer ce sentiment d'être déphasé ou d'être dans ce qui n'est pas vrai. Les moments d'illumination ne sont pas nombreux, ils sont même rarissimes. Je me console en pensant qu'au bout de, disons, cinq ou six ans avec un patient, nous avons eu peut-être trois moments d'illumination...Et trois c'est suffisant* ». C'est même parfois assez agaçant ce rappel permanent du psychanalyste à l'humilité, mais c'est sans doute salutaire si l'on veut bien considérer que c'est la seule façon de pouvoir accueillir ce que lui dit son patient. Ou bien encore, (Bion à Sao Paulo p204°) « *La nature décousue de la preuve fait partie de la difficulté. Vous devez recueillir des fragments de preuve dispersés sur des mois ou des années de matériel et il n'est pas facile de percevoir que ces fragments ont un rapport entre eux. Vous ne pouvez pas exclure l'éventualité que leur liaison n'ait été faite que dans votre tête et ne soit pas inhérente au matériel* »

Dans le dictionnaire international de psychanalyse (A. De Mijolla), c'est justement James S. Grotstein qui a rédigé l'entrée sur la « capacité négative ». Il la présente comme « la capacité de tolérer la frustration en raison de la conviction qu'il sera en définitive possible de trouver un sens », et plus loin, « pour entrer en résonance avec ce domaine inconnaissable soit en soi-même soit en relation avec l'autre en tant que sujet, il faut se montrer patient et confiant : la clarté finira par se faire(...), la cohérence finira par se dégager ». « Dans cette conception, ajoute-t-il, l'analyste doit être capable de renoncer à savoir ou à avoir su de manière à être libre de procéder par intuition et, en définitive, de comprendre. » Et Grotstein poursuit, « Plus tard Bion a paru lier la capacité négative avec le « sans mémoire, sans désir et sans comprendre » qui caractérise la rêverie, l'abandon à un état de réceptivité ultime : être là, avec l'analysant Ce sont ces conceptions là qu'ont prolongé les post

bioniens contemporains, qu'il s'agisse de Thomas Ogden, ou d'Antonino Ferro dont je vous recommande la lecture.

Une chose amusante à ce propos que je vous livre : dans le livre de Ferro, on trouve des « exercices de psychanalyse », oui, oui, l'un de ses livres se conclue par une série d'exercices destinés à s'échauffer, à se « muscler » dit-il avant d'entrer en scène. Cela est tout à fait logique car l'exercice de la capacité négative n'est pas innée ni naturelle, elle doit s'entretenir. Ferro précise que ces exercices ont pour but de développer la capacité de penser, de rêver et de jouer, mais je crois surtout, pour m'être plié à l'exercice à quelques reprises, qu'ils activent cette capacité négative au sens où ils obligent à considérer les énoncés et les réponses proposées de tellement de façons différentes qu'aucune d'entre elle ne paraît adéquate ou supérieure à une autre...ce qui permet à l'esprit d' « être, de rester, de demeurer dans l'incertitude, le mystère et le doute sans se soucier ou s'irriter à poursuivre des faits ou des raisons ». Au-delà de l'anecdote, je découvre peu à peu dans ces exercices de vraies et profondes raisons psychanalytiques : après avoir abandonné peu à peu la lecture frénétique des textes de psychanalyse entre deux patients au profit de la sieste sur mon divan ou de la lecture de recueil de poésie, voilà qu'il m'arrive aujourd'hui de me faire une petite page d'exercice, essayez, vous verrez, c'est tout à fait utile pour recevoir sans aucun a priori le patient suivant comme si c'était à chaque fois un nouveau patient et être ainsi d'emblée, dès l'ouverture de la porte du cabinet, réceptif à ce qui va se passer dans la séance de psychanalyse ! (citer l'exercice n°1 ou du livre)

Il est cependant bien difficile de donner une illustration clinique à cette capacité négative dès lors qu'il s'agit plus d'une façon de faire propre à chaque rencontre de chaque analyste avec chaque patient mais tout me semble appelé à y concourir, depuis le cadre des séances et leur prix, en passant par leurs horaires, la disposition de la pièce dans laquelle on reçoit, la façon d'intervenir ou de se taire ...La « capacité négative » passe parfois par une façon prolongée de se taire mais tout autant elle peut s'exercer par de long temps de dialogue à bâtons rompus dès lors qu'ils permettent, l'un comme l'autre, d'éviter la saturation de la rencontre car, nous le savons bien, le silence comme posture, sature, tout comme l'équivoque appuyée ou l'interprétation obstinée du transfert peut le faire... « La réponse est le malheur de la question » aimait dire Bion, reprenant une citation de Maurice Blanchot que lui avait donné André Green. Un des enjeux premier de notre discipline est effectivement parfaitement saisi par cette citation. La posture psychanalytique, quand elle est réponse, fait le malheur de la question ...Et je sais avoir ainsi parfois pensé que le cadre de la cure ferait le travail à ma place, m'évitant d'avoir à m'interroger sur sa pertinence...

Cette capacité négative n'est donc pas la neutralité, qu'elle soit ou non bienveillante mais elle est attachée à la personne de l'analyste. J'en viens même à penser que cette capacité négative est peut-être la qualité essentielle qu'on peut attendre d'un psychanalyste, et que sa formation devrait être une façon d'en atteindre le plus haut degré, et c'est peut-être ce à quoi concourent la psychanalyse personnelle et la pratique des contrôles et supervision, non pas tant à ce que le bonhomme soit bien analysé et ne contre transfère pas ses complexes ou fantasmes, mais plutôt à ce qu'il sache se tenir dans ce suspens. Le psychanalyste se rapproche en cela du poète, en tous cas de cette façon qu'a le poète de faire que ses mots ne soient plus des mots, de beaux commentaires et de belles métaphores mais des accomplissements comme le suggère Le Clézio dans le texte que je vous donnais en introduction à propos de la poésie de Michaux

« Est-ce que ce sont des mots ? Je ne sais plus très bien ce que sont les mots, ni les images, ni les idées. Non ce sont des choses, qui luisent et pèsent de toutes leur force, des choses calmes et belles, visibles de parout, des dessins clairs, des signes sans mystère, des corps qui dansent, des cris, des vols lents de cormorans, des squales rapides dans l'eau glacée, des pics neigeux au loin, des montagnes des vallées, des ponts, des trainées de réacteur, des sillages de navire, des traces de pas dans les sable. Oui les mots de la voix qui parle sont comme cela et bien d'autres choses encore ».

Si j'ai longtemps refusé toute les propositions de travail du genre « poésie et psychanalyse », ce n'est pas tant parce que ça n'irait pas bien ensemble, ou parce que je craignais comme je le disais à tort que la poésie que j'aime tant soit recouverte de psychanalyse mais bien plus parce que je ne vois au fond aucune articulation signifiante, aucune dialectique possible entre ces deux termes : telle que je la reçois, la poésie n'est jamais très loin quand on parle de psychanalyse....J'ai lu quelque part que Bion avait souhaité réunir une anthologie de poèmes à l'usage des psychanalystes, belle idée, et dans la mienne d'anthologie poétique à mon usage de psychanalyste, les poèmes d'Henri Michaux auraient la première place. Une belle photo d'Henri Michaux, il en existe peu, trône sur ma bibliothèque, faudrait-il que je la cache?

Mais ce sujet n'est pas facile à traiter et je ne suis guère compétent pour en dire plus, et pour revenir à la « capacité négative », disons donc seulement que c'est au fond une expérience très commune et très partagée par nous tous que celle de patienter longuement avant de pouvoir se dire de tel patient qu'il est « en analyse » et de lui proposer une interprétation, une construction et leur lot d'équivoques, ou le divan et son appareil, comme si toute cure ne pouvait commencer qu'en rapport intime avec un vide, une absence de comprenette, qui ne se donne pas au premier abord, premier abord dont on peut quand même avoir l'idée qu'il est toujours plus ou moins saturé.

J'ai trouvé quand même une illustration « clinique » disons à cela, mais seulement par la négative, décidément, par le biais de ce que n'est pas la « capacité négative ». Il s'agit d'un premier film de cinéma, un film de guerre « Ni le ciel ni la terre » de Clément Cogitore sorti assez récemment : le capitaine Antarès Bonnassieu, joué par Jérémie Rénier, commande un escadron de soldats français chargés de contrôler l'accès d'une petite vallée par laquelle des talibans s'infiltrèrent afin de protéger un village afghan. Cet escadron fait partie des troupes de « maintien de la paix », mais ils sont bien entendu en situation de guerre et l'ambiance est tendue. A la lumière très crue du soleil de midi résonnent, la nuit, les rayons des jumelles thermiques et des fusils d'assaut qui éclairent leurs cibles humaines et repèrent toute vie animale. Ce capitaine dégage une grande force et une grande aptitude au combat et au commandement mais il se trouve aux prises pendant plusieurs nuits avec les disparitions mystérieuses de plusieurs de ses soldats, lui qui « n'abandonne jamais ses hommes, ni ses véhicules ni aucune arme sur le terrain ». Elles sont mystérieuses parce qu'elles ne peuvent être rapportées à aucun combat, ni à aucune fuite, ni à aucun enlèvement : des hommes ont disparu en dormant dans leur poste avancé situé dans des montagnes désertiques. Le capitaine cherche, s'interroge, ne comprend pas, accuse d'abord les talibans bien-sûr, les afghans ensuite, mais voilà que ceux-là comme ceux-ci viennent maintenant à lui pour se plaindre de disparitions tout aussi énigmatiques dans leurs rangs... Jérémie Rénier lève les yeux au ciel en questionnant les rites musulmans qu'il essaie de se faire expliquer mais qu'il ne comprend pas, il creuse la terre dans l'espoir de découvrir l'une ou l'autre cavité dans laquelle ses hommes ou leurs corps auraient pu tomber ou être précipités et enfermés. Rien n'y fait. Après plusieurs journées et nuits sans sommeil à chercher, il s'énerve de plus en plus alors qu'il est tenu de rassurer les hommes restants dont

certains deviennent à moitié fous et il en vient à mentir à sa hiérarchie et à simuler une erreur militaire qu'il met en scène pour faire croire à l'idée que les disparus sont morts au combat. Il lui faut aussi emplir les sacs mortuaires de cadavres de moutons pour laisser penser que ce sont bien les corps des soldats tués au combat qu'on scelle dans les cercueils militaires. Film étrange, plus énigmatique que fantastique mais au sein duquel la logique défaille. Le jeune réalisateur explique qu'il souhaitait au départ faire un film sur la question des deuils impossibles dans les cas douloureux où aucun corps ne peut-être trouvé et il aura donc été entraîné assez loin dans ce film de guerre par ailleurs très réaliste... Impossible en tous cas pour le capitaine Bonnassieu, homme d'action, humaniste et protecteur, de se tenir à quelque figure que ce soit de cette « capacité négative » que j'évoquais. Ce beau film, dans lequel les musiques électro et les musiques baroques se complètent admirablement en y ajoutant une dimension intemporelle, m'a renvoyé assez directement, allez savoir pourquoi, à cette « capacité négative » de Bion, le réalisateur semblant accompagner progressivement son personnage et son sujet jusqu'à ce point d'angoisse maximal où seul convient peut-être la musique sacrée, la poésie d'une sourate ou la « danse-transe d'un corps endiablé au regard tatoué dans le dos » longuement filmés par Clément Cogitore. « Ici les armes ne servent à rien », est-il dit à un moment dans le film, « il faut en passer par les poèmes, la prière ou le mensonge ». Bion me semble-t-il nous invite à nous approcher presque froidement, scientifiquement de ces moments-là chez nos patients, armés de notre seule capacité de rêverie, de notre seule capacité à transformer les éléments bêta qui les assaillent en éléments alpha plus acceptables, à « alphabétiser » disent entre eux les bionniens...

Il faudrait en passer ici par une plus grande abstraction car c'est en quelque sorte toute la théorisation de Bion de l'« appareil à penser les pensées » qui est convoquée ici et notamment sa conception de l'identification projective kleinienne non comme un processus pathologique de clivage mais comme un processus relationnel normal et permanent : elle nécessite la présence d'un objet externe adéquat pour son bon fonctionnement comme l'indique Florence GUIGNARD qui la nomme « projection identificatoire ». Cet objet doit être suffisamment compétent pour recevoir les projections éprouvées comme mauvaises et proposer un modèle identificatoire utilisable. » Bion dit que le mieux pour cela est le psychisme d'une personne adulte capable de penser/rêver l'individu en question » (je cite Florence Guignard je crois). « mais il ne décrit pas cette activité comme une pensée rationnelle et consciente mais comme une expérience émotionnelle profonde suscitée par la perception et la découverte d'un autre être humain. Son prototype est bien la « capacité de rêverie de la mère » dont la fonction est de contenir et détoxiquer les projections destructrices de l'infans pour les lui proposer dans un état plus tolérable ». Si la psychanalyse demeure la discipline la plus apte à observer les faits et les mouvements psychiques et leur logique, elle doit s'affranchir de toute prétention à en identifier des causes. Cela l'a suffisamment perdue. Dans son livre récent « La psychanalyse avec Bion », François Lévy consacre un chapitre entier à « la récusation de la causalité » : il y insiste sur l'idée de croissance de l'appareil psychique et redit comme chacun de nous le ferait, l'importance de l'ici et maintenant de la séance et sa logique qui écrit –il « suppose que le présent de l'énonciation qui fait appel par des formulations de désirs au futur de l'individu (les désirs ne peuvent pas être exprimés au passé !), s'affranchit du passé du sujet que les associations ont permis d'évoquer ». François Lévy conclue ce chapitre par cette phrase : « le présent est le seul temps qui puisse se connecter au futur, en tant que chacun contribue à le créer ». La psychanalyse doit accepter, et le travail de Bion est celui qui nous permet peut-être le mieux de le percevoir, que

les mouvements psychiques qu'elle approche affectent et altèrent ceux qui en sont les destinataires permanents ou transitoires.

J'emploie souvent ce mot d'altération, et je l'ai retrouvé dans un texte d'Hélène Viennet « corps altéré, corps devenu autre » qui montre avec beaucoup de sensibilité comment les corps sont altérés, deviennent autre avec l'âge, et surtout avec la maladie, l'AVC en l'occurrence qui fait du corps propre un corps étranger, et comment l'analyste est touché, transformé par ceux qu'elle écoute à leur chevet : il me semble que ses lignes nous parlent très directement de notre travail quotidien en séance. Psychanalyste, Hélène Viennet ne « veut rien » écrit-elle pour les personnes qu'elle écoute à l'hôpital, et voilà que cela l'amène à écrire la psychanalyse en donnant beaucoup de place à l'émotion, au rythme de l'autre, à ce qui se passe entre les acteurs de la scène analytique : je la cite :

« . Quel plaisir et quelle fatigue de retrouver avec eux leurs pas de danse, leur partition.

De les soutenir afin qu'ils puissent entendre en eux la nouvelle musique de leur corps car rien de leur corps n'est plus perçu comme avant. Cela semblait impossible et n'était même pas encore désiré !

Ne jamais aller plus vite que leur musique !

Avant de penser, de sentir la métamorphose, ils sont dans un no man's land. Un espace où la médecine, les rééducateurs, les kinésithérapeutes, les proches, la société, tous, tous veulent pour eux rééducation et reprise. Chacun pense, dit, sait ce qu'il sera bon de faire, comment organiser vie et rééducation, mais eux ne peuvent y être encore.

Alors, je voudrais revenir à la constitution du corps chair et du corps émotionnel.

Je pense à la constitution du corps psychique, à la perception du corps qui ne s'effectue qu'en intime relation avec l'entrée dans le langage. Le corps n'est perçu comme corps qu'en lien aux signifiants et qu'en lien aux autres.

Le réinvestissement de leur corps passe par la création de nouveaux signifiants, une autre manière de parler de la perte, de la représentation de leur corps et de l'investissement de leur corps comme autre corps. Un corps autre. »

Dans ces lignes, je retrouve cette façon rigoureuse et ascétique de dire la psychanalyse à laquelle nous invite Bion, de laisser place aux émotions d'où naissent les pensées autrement décrite par exemple par Amaro de Villanova dans la préface de « Bion à New York et à Sao Paulo » : « Chez Bion, écrit-il, aucune théorie ne précède cette expérience de la séance même si après coup on détecte autour une pensée incessante. Bion tente sans relâche de revenir aux propos du patient, sans en réduire arbitrairement la violence, sans amadouer, domestiquer, mater alors même que sa dimension non verbale potentiellement envahissante insiste concrètement, frappe au corps, s'insinue » « Les efforts d'appréhension théorique se révèlent potentiellement désastreux face au patient présent » « En la circonstance, je cite toujours Amaro de Villanova, l'analyste se guide à conduire la demeure de sa pensée sans autre appui que ce qu'il vit, ressent et reconnaît des effets violents de cette présence réciproque sans oublier qu'il a à donner une forme recevable à ces

émergences de contenu pour lesquels aucun contenant préalable ou préconçu ne serait acceptable. » « Il s'agit de reconnaître dans l'atmosphère de la séance, des pensées en quête de penseur pour les héberger de façon durable, leur ménager un avenir au-delà du vague ricochet affectif » On ne saurait mieux dire que « dans la mutation passagère du transfert, il s'agit aussi bien du patient et de sa vérité que de ce qu'en éprouve l'analyste »

« Les difficultés de l'ajustement à trouver incombent à l'analyste, et non à la sémiologie » conclue-t-il dans ce bref passage. Il ne s'agit donc pas, jamais de s'en prendre au patient, lequel serait inanalysable, psychotique ou trop soucieux de performance, et qui rendrait notre art plus ou moins impraticable mais de rester vivant. C'est comme cela que je comprends aujourd'hui la pertinence de la psychanalyse : une aventure véritablement accessible à tous pour peu que les analystes le souhaitent, et les exemples sont nombreux dans nos pratiques de ces engagements forts, analytiquement forts, et au départ (mais plus à l'arrivée !) fort éloignés de la cure-type.

Conclusion

Arrivé à ce point, il est temps de conclure :

James S. Grotstein a écrit un livre bien peu commun avec son « rayon d'intense obscurité ». C'est le livre d'une passion transférentielle pour son psychanalyste, je l'ai dit, le livre d'une passion pour la psychanalyse et les questions immenses qu'elle ouvre, un livre qui détaille et définit avec une grande précision mais sans jamais les saturer chacune des notations de Bion, en souligne les articulations, la cohérence... C'est un livre qui sera certainement très précieux pour les bioniens, (tout Bion en un volume !) . Mais c'est un livre impossible aussi, exactement pour les mêmes raisons, car si l'on ne saurait rentrer sans fièvre dans le champ de la psychanalyse, sans quoi je me demande bien ce qu'on pourrait y attraper, le bouillonnement intellectuel de Grotstein, absolument inscrit dans son temps et sa Californie, nous reste parfois vraiment étranger, même après qu'il ait été traduit ! Certains chapitres semblent donc totalement hors de portée de notre entendement mais là encore, la question se pose : est-il d'autre façon d'entendre la psychanalyse et de la lire qu'en s'approchant au plus près d'une telle limite ?

Cette lecture et ma découverte très progressive ces dernières années de l'œuvre de Bion tout autant que la pensée profonde d'auteurs que je ne connaissais pas comme Ogden, Ferro ainsi que bien-sûr ma rencontre avec Pierre-Henri Castel dont la pensée et l'immense travail si rigoureux et si féconds m'accompagnent et me portent depuis plusieurs années , ont peu à peu transformé en profondeur non seulement ma façon de penser et de dire la psychanalyse mais aussi ma façon de la vivre :

- voilà que je m'inquiète désormais beaucoup moins des soi-disantes attaques dont elle serait l'objet et beaucoup plus des difficultés importantes que nous rencontrons à en parler de la bonne façon. Les patients qui nous font confiance et qui viennent nous parler, dans des contextes et des circonstances qu'il convient d'apprécier avec honnêteté, savent la profondeur de notre engagement et celui de nos prédécesseurs. Penser la façon dont nous nous approchons d'eux et dont nous sommes présents à ce qui se passe pendant la séance

plutôt que faire une théorie qui saisisse et tamise ce qui s'y passe, telle est me semble-t-il la première tâche qui nous incombe

-

- Et voilà donc que je crois moins aux effets de coupure, supposés trancher dans la jouissance et favoriser l'élaboration psychique et que j'attache une importance grandissante à l'ici et maintenant de la séance, aux conditions qui la rendent possible, aux émotions qui la traversent et dont il faut mesurer, le plus précisément possible, la qualité autant que l'intensité, averti qu'elles doivent être pensées/rêvées, la nuit comme la veille, car c'est en ce lieu de la pensée/rêverie bionienne que se sourcent aussi bien l'effroi psychotique quand elle dysfonctionne que les potentialités créatives lorsqu'elle parvient à intégrer, en les transformant, les éléments bruts qui envahissent ou percutent la psyché. La tâche du psychanalyste s'en trouve presque simplifiée si l'on peut dire, qu'il s'approche de son patient, s'y apponte, et s'attache à développer la sensibilité de son patient...

Je peux citer maintenant un passage du livre de Grotstein que j'ai peu cité encore (p407) « *Bion considère que l'acte de foi est absolument requis dans la technique analytique. La discipline requise de l'analyste, c'est sa capacité négative. Abandonner mémoire et désir ouvre la voie à l'opération de la Foi en permettant à l'analyste de devenir en lui-même la passion de son analysand. Il doit avoir foi dans l'existence de son propre répertoire interne d'émotions inconscientes, de souvenirs et de préconceptions innées : ce répertoire peut être spontanément convoqué et récupéré pour refléter celui de l'analysand* ». « *Bion exhorte l'analyste à abandonner mémoire et désir ainsi que tous les produits de son appareil sensoriel pour se rendre capable d'entrer dans la rêverie, c'est-à-dire dans un état méditatif d'absence de pensées. Quand l'analyste écoute le patient et simultanément s'écoute écouter le patient, il est en premier lieu un auditeur passif et un contenant récepteur pour les associations qu'on suppose libres de celui qui parle. Ces dernières pourront paraître incohérentes et aléatoires. L'analyste doit attendre que surgisse un motif qui donne une signification et qu'il pourra ensuite transmettre au patient sous forme d'interprétation... L'analyste attend le fait choisi et il doit avoir confiance, ce dernier finira bien par arriver.* »

Bion reprend ce terme de « fait choisi », venu de Poincaré (« inventer c'est choisir »), et le définit comme un fait qui donne une cohérence aux objets de l'expérience. Un fait choisi est à l'origine d'une idée qui donne une cohérence à ce qui est brouillon ou dispersé et introduit un ordre dans le désordre de la pensée. Mon attention n'est plus happée par la nécessité de repérer mais par celle de s'approcher de la bonne façon, avec patience et confiance.

Pour travailler aussi avec des patients psychotiques qui ne rêvent pas et dont on pourrait dire qu'ils habitent ou plutôt qu'ils sont habités par des « rêves intravés »(Ogden), je sais l'importance de la possibilité de rêverie. Avec Grotstein qui en développe longuement les occurrences, nous savons ce que rêver veut dire pour Bion : non pas seulement rêver la nuit et « digérer » ainsi les émotions du jour qui se lient avec d'autres plus ou moins transformées et venant du passé, mais aussi rêver le jour, rêver ses propres émotions comme celles que projettent en nous nos alter ego. Le rêver devient alors LE fonctionnement psychique par excellence, celui qui nous lie et nous sépare, celui qui nous permet d'approcher et de rester en contact sans trop de crainte avec l'inconscient infini et toujours en flux, dit Grotstein.

Que demande-t-on alors à la psychanalyse, si ce n'est de nous redonner cette possibilité du rêver, de la réveiller si je puis dire, elle qui est si profonde et si profondément nôtre ? Plus personne ne demande au psychanalyste de délivrer savoir ou vérité sur la psyché humaine, chacun a bien compris que le savoir du psychanalyste n'est guère cumulatif et que c'est plutôt le patient qui sait et chacun s'en tient là. Mais d'une façon plus ou moins muette, les patients qui nous trouvent nous demandent de les aider à inventer avec eux des façons de vivre et de penser plus profondément ce qu'ils perçoivent plus ou moins consciemment avoir laissé en surface ou avoir rejeté loin d'eux.

En contrepoint de la médecine basée sur les preuves, existe la psychanalyse fondée sur les rêves.

Mais il ne faudrait en déduire pour autant qu'avec Bion on serait dans une configuration molle et rêveuse de la psychanalyse. Bien au contraire, et si j'ai pensé au film de Cogitore, un film oppressant venu à l'auteur à partir d'un sujet dramatique, c'est sans doute pour faire sentir l'intensité des émotions qu'évoque et travaille Bion dans ses textes. Je le cite : « *lorsque deux personnes se rencontrent, une tempête émotionnelle se lève. Si elles entrent suffisamment en contact, cela produit un état relationnel dont résulte un chamboulement peu susceptible d'être considéré comme une amélioration de l'état des choses existant avant la rencontre* » et quelques lignes plus loin, après avoir évoqué la relation analytique au sein de laquelle de tels bouleversements existent, voilà qu'il s'engage dans la métaphore suivante : « *Dans la guerre, l'objectif de l'ennemi est de vous terrifier au point de vous rendre impossible de garder les idées claires* ». Et Bion de continuer sur la nécessité pour l'analyste, certes de garder les idées claires, mais tout autant d'appréhender le déplaisant de la situation...

Il n'y a pas d'entre soi empathique qui vaille en psychanalyse.

Le texte de Le Clézio par lequel je me suis permis de commencer cet exposé, orienté par le sublime poème de Michaux « Icebergs », se prolonge longuement dans un voyage vers le Nord « le lieu de la naissance du langage ». Je vous en dis un deuxième extrait situé à peu près en son milieu, alors que la parole du poète semble se faire plus précise :

« On aperçoit les signes qui annonce qu'on approche, ils apparaissent les uns après les autres les signes bizarres du nouveau ciel, c'est un nuage léger immobile dans la stratosphère, une nappe verte et glacée qui s'étend sur la mer ou un halo au-dessus de l'horizon. La parole du poème nous habite depuis si longtemps. C'est comme si elle avait été prononcée autrefois, tout à fait au début de la vie, comme si elle avait été prononcée à l'intérieur du ventre de femme baignant dans le liquide amniotique. Alors on en tendait déjà ces mots-là qui nous berçaient, qui nous balançaient. Ceux qui sont dans le noir savent déjà ce qu'est la lumière. Ceux qui sont à l'intérieur, au fond, sentent déjà l'appel de la liberté. La voix disait cela, avec d'autres mots, d'autres bruits et cela grandissait dans le corps, et cela formait les mains, les viscères, le cœur.

C'est le langage, c'est le poème, c'est la même chose, il ne nous quitte pas même si on l'avait parfois oublié... »

Et plus loin..

« C'est angoissant, cette voix, ce poème, mais c'est la plus belle, la seule aventure. Si on vous parle du temps qui passe ou du temps qu'il fait, de la mort ou de l'éternité, n'écoutez pas, ce sont des mensonges ennuyeux et endormants. Mais si à cet instant, dans la rue, dans l'autobus ou bien dans

l'ascenseur, vous entendez cette voix, si la voix vous parle du Nord, du grand Nord seulement, alors votre corps tourne et s'oriente, et vous entendez les craquements de la calotte polaire, le vent sur la mer, et vous voyez la lumière coupante, et votre peau frissonne au contact de cette eau, cette eau qui coule tout autour de vous du haut en bas de la terre. Oui, c'est vers le Nord que nous allons. »

Avec Bion, la psychanalyse ne perd pas le Nord.

TR, Mars 2016